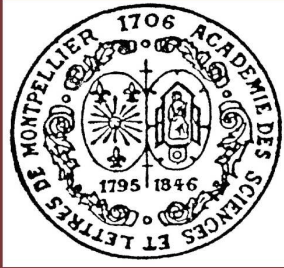


ELOGE DE ROBERT POUJOL

Par

Jean Nougaret

(Discours de réception académique)



**ACADEMIE DES
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

2007

Site WEB: <http://www.biu-montpellier.fr/academie>

Séance du 9/01/2007, Bulletin n°38, pp. 295-312 (édition 2008)

Monsieur le Président de l'Académie,

Monsieur le Président de la Section des Lettres,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Mesdames, Messieurs,

C'est à l'amitié que je dois d'être devant vous aujourd'hui : amitié de ceux qui m'ont invité à me présenter (ils se reconnaîtront), amitié aussi de ceux qui ont soutenu cette candidature, les professeurs Henri Vidal et Jean Hilaire, qu'ils en soient ici remerciés.

Vous avez bien voulu m'accepter dans votre compagnie en m'élisant au fauteuil numéro IX de la Section des Lettres, occupé de 1995 à 2003 par le préfet Robert Poujol, historien reconnu des Cévennes protestantes.

Lui-même, lors de sa réception, le 3 février 1997, disait : « *Entrer à l'Académie, c'est d'abord un honneur auquel personne n'est tout à fait insensible* », et je suis particulièrement honoré du choix qui a été le vôtre en janvier 2005. Honneur qui se double de la satisfaction de succéder aussi à Emilienne Demougeot et au général Louis Montagne qui fut maire d'une ville qui m'est chère, Pézenas.

Avant de prononcer, sous la demi-coupole à la Philibert de l'Orme qui nous abrite aujourd'hui, l'éloge traditionnel de mon prédécesseur, je dois, sans plus attendre, exprimer ma profonde gratitude à la famille de Robert Poujol, en particulier à Madame Martine Poujol qui,

sans aucune réticence, m'a fourni de précieux renseignements sur la carrière de son mari, et Monsieur Olivier Poujol, professeur d'Histoire, continuateur de l'œuvre de son père et gardien de sa mémoire. Leur accueil très chaleureux et l'aide qu'ils m'ont immédiatement apportée ont été pour moi très précieux.

Il y a aussi tous ses amis qui ont tenu à me dire l'estime qu'ils lui portaient et m'ont livré leur témoignage personnel sur le cévenol, le protestant convaincu, l'administrateur et l'historien : Monsieur l'abbé Jean-Robert Armogathe, Directeur d'étude à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Messieurs Numa Bastide, l'ami cévenol, le professeur Patrick Cabanel, Jean-Hugues Carbonnier, président du Club Cévenol, Jean-Paul Chabrol, professeur d'Histoire, Max Chaleil, son éditeur montpelliérain, Pierre-Albert Clément, ancien président du *Lien des Chercheurs Cévenols*, Jacques Delteil, président de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, notre confrère le pasteur André Gounelle, Henri Guyon, qui fut le proche collaborateur de Robert Poujol en Algérie, Jean Paradis, sous-préfet honoraire, Daniel Travier, conservateur du Musée des Vallées Cévenoles de Saint-Jean-du-Gard, et le professeur Roger Zuber, spécialiste du XVIIIe siècle ... Qu'ils soient assurés de ma reconnaissance.

J'ai, moi-même, connu Robert Poujol dans deux circonstances différentes. Dans le cadre de mon activité professionnelle tout d'abord, au cours de la décennie 1970. J'assurais alors la fonction de Secrétaire de la Commission Régionale de l'Inventaire des Monuments et des Richesses Artistiques de la France - ainsi André Malraux avait-il désigné le service dont il avait doté, en 1964, son nouveau Ministère des Affaires Culturelles. Dans chaque département avait été mis en place un Comité Départemental d'Inventaire présidé par le préfet. Pour les Pyrénées-Orientales ce fut, entre autres, Robert Poujol et je me revois encore, dans son grand bureau à moquette bleue, répondant à ses questions sur la progression du Pré-Inventaire dans le département, entretien bien souvent interrompu par des appels téléphoniques.

Je l'ai revu ensuite dans mon bureau de la Direction Régionale des Affaires Culturelles, sans uniforme, si je puis dire, mais « en tenue de chercheur ». Il venait m'entretenir régulièrement de son projet de publication sur Montpellier au Moyen Age, sachant que je travaillais aussi sur le même sujet avec l'ensemble de mes collègues. Nos échanges furent toujours cordiaux et fructueux. Cet ouvrage, dont le plan et la rédaction étaient très avancés, n'a pu voir le jour. Resté à l'état de manuscrit, il fait aujourd'hui partie des archives familiales. Je tiens à souligner ici l'estime que Robert Poujol portait aux travaux de l'Inventaire Général et qu'il a exprimée à plusieurs reprises dans ses écrits.

La fraternité du maquis

Ce n'est pas dans les Cévennes, mais à Toulon, où son père, Pierre Poujol (1889 – 1969), professeur agrégé de Lettres, était alors en poste, que naquit Robert Poujol, le 12 avril 1923. Sa mère, Marie Teissier de Caladon (1894 – 1944) appartenait à une ancienne famille huguenote des Basses – Cévennes. Il était le second d'une famille qui comptera, avec Jacques son frère aîné, deux autres enfants, Denise et Geneviève.

Les années 1943 et 1944 furent pour lui une période importante. Titulaire, à vingt ans, d'une licence en droit et de deux années de Sciences – Politiques (au cours desquelles il a été l'élève d'André Siegfried), il suit l'exemple de son frère Jacques et entre dans la Résistance, rejoignant, en octobre 1943, sous le pseudonyme de Bichon, le maquis d'Ardailès, fondé et

dirigé par le pasteur Laurent Olivès. En janvier et février 1944, la maison de la Soureilhade (l' « ensoleillée »), au hameau d'Ardailès, a abrité l'Ecole des cadres, destinée à former les responsables du futur maquis des Basses-Cévennes. Bichon resta au maquis jusqu'au 6 septembre 1944, après la fusion, en juin, de quatre groupes, dont celui de la Soureilhade, sous le nom de Maquis Aigoual-Cévennes.

Robert Pujol a laissé de son expérience dans la clandestinité quatre témoignages écrits, dont deux, rédigés au lendemain de la guerre, sont restés manuscrits : *Aux sources du maquis de l'Aigoual* [...] et *Maquisards, mes frères*. Les deux autres ont été publiés. Il s'agit d'*Aigoual 44*, imprimé à Ganges en 1951, travail d'un auteur encore jeune dont c'était là la première œuvre et dans laquelle la personnalité de Robert Pujol se révèle le mieux. Rédigé plus tard, *Le Maquis d'Ardailès et sa place dans le rassemblement Aigoual-Cévennes*, paru en 1984, nourri par une information collective, apparaît comme davantage mûri.

En 2004, dans sa postface à la réédition d'*Aigoual 44*, qui est à elle seule un véritable article sur la Résistance cévenole à l'occupant et sur les Cévennes, terres de refuge, puis dans deux autres communications publiées dans la *Revue du Gévaudan, des Causses et des Cévennes*, Olivier Pujol a apporté d'indispensable compléments à ces mémoires à la lumière des recherches actuelles.

Il indique que l'ouvrage est avant tout « un rare témoignage sur l'état d'esprit, l'idéal, les mentalités, en un mot le climat d'un maquis ». Il parle aussi de « résistance civile de tout un groupe solidaire, complice et protecteur ». C'est, nous allons le voir dans un moment, la forme de résistance du peuple cévenol après la Révocation de l'Edit de Nantes. Comme l'a écrit Jean-Paul Chabrol, « le poids de la mémoire camisarde a nourri la geste de la résistance cévenole ».

Robert Pujol faisait partie de ces deux tiers de maquisards occupés aux indispensables « tâches de service ». Marqué surtout par la fraternité du maquis, plus que par les combats, il ne chercha jamais à usurper l'appartenance à ce « tiers combattant » qui subissait l'épreuve du feu.

Il faut enfin signaler, avant de refermer cette page, ce trait de générosité du maquisard Bichon : il conduisit lui-même, le 27 août 1944, de l'Aigoual à l'hôpital d'Alès, un soldat allemand blessé, atteint de gangrène.

Appelé sous les drapeaux de février 1945 à août 1946, Robert Pujol intégrera l'Ecole de Saumur et participera, dans l'arme blindée, à l'occupation de l'Allemagne.

Une carrière au service de l'Etat

S'ouvre ensuite pour lui une longue carrière au service de l'Etat, d'abord comme chargé de mission au cabinet d'André Philip, ministre de l'Economie, puis dans divers postes territoriaux.

1946, c'est aussi l'année de son mariage, le 12 décembre, avec Mademoiselle Martine Breton, d'une famille protestante des Basses – Cévennes. Ce nom n'est pas inconnu des montpelliérains : Jean-François Breton, son frère, a dirigé à partir de 1979 l'Ecole d'Agriculture de Montpellier. Intéressé par l'Histoire des Cévennes, il mit en chantier, nous

dit notre confrère Jean-Paul Legros dans son ouvrage sur l'Ecole d'Agriculture, « diverses publications importantes sur le sujet ».

Cinq enfants (Olivier, Isabelle, Luc, Nathalie et Bruno) et dix-sept petits enfants constituent aujourd'hui ce que j'appellerai affectueusement le « clan Poujol ».

Donner ici la liste complète des distinctions reçues, des promotions obtenues et des postes occupés de 1946 à 1982 serait fastidieux. Certains ont davantage marqué la carrière et la vie de Robert Poujol, comme son affectation au Ministère de l'Intérieur de 1951 à 1958, puis à nouveau, au plus fort des événements de 1968, ou encore sa nomination à Vervins, dans l'Aisne, où Monsieur le sous-préfet rédigea un ouvrage sur les églises fortifiées de la Thiérache, plusieurs fois réédité et qui fait toujours autorité. On le voit, son goût pour l'étude de l'architecture régionale replacée dans son contexte historique était déjà en germe et fera toujours partie de ses préoccupations d'historien, depuis ses premières recherches sur les châteaux et les « tours à signaux » des Cévennes, jusqu'au dernier chapitre de son *Basville*.

Cependant, la phase de sa carrière la plus importante, la plus douloureuse aussi, est celle de son séjour en Algérie entre 1959 et 1962, en qualité de Secrétaire général de la préfecture de Médéa, puis de Bône (le préfet étant alors, dans cette situation particulière, un officier général) et, enfin, lorsqu'il fut affecté au cabinet de Christian Fouchet, Haut-Commissaire en Algérie française, à Rocher-Noir.

Permettez moi de m'étendre un peu sur cette période. Robert Poujol avait un sens profond de l'intérêt de l'Etat et cet intérêt passait avant tout par une indispensable discrétion. Lui si prolifique lorsqu'il s'agissait de ses travaux historiques, s'est toujours refusé à rendre publics ses souvenirs autobiographiques sur ce qu'il appelait son « existence préfectorale » et sur une carrière qu'il qualifiait lui-même comme « riche d'aléas politiques et corporels ».

On dispose cependant, sur l'intermède algérien, de quelques témoignages qui permettent de préciser la nature de son action dans ces difficiles circonstances.

Dans une note manuscrite, rédigée en janvier 1997 pour son fils Bruno, et dont Madame Poujol a accepté de me faire connaître les grandes lignes, Robert Poujol évoquait ces trois années et demi passées en Algérie « au moment le plus dangereux, côté F.L.N et côté O.A.S. ». D'autre part, Monsieur Henri Guyon, arrivé à Médéa en même temps que Robert Poujol, a bien voulu, par l'intermédiaire de son fils, sous-préfet d'Alès, nous livrer quelques souvenirs sur sa collaboration avec le Secrétaire général de la préfecture, « membre civil du corps préfectoral le plus ancien et le plus élevé en grade » et sur lequel s'appuyaient ses collègues plus jeunes.

Henri Guyon souligne notamment les qualités professionnelles et humaines de son supérieur hiérarchique, en particulier son hostilité face aux comportements et aux méthodes de certains militaires et son courage physique : Robert Poujol a visité toutes les communes de son arrondissement en dépit des dangers du temps de guerre et recevra, sur le front des troupes, la Croix de la Valeur Militaire. Il échappera d'autre part, à Bône, à un attentat de l'O.A.S. qui fit pourtant un mort et une vingtaine de blessés.

Action administrative dans le cadre de sa fonction, mais aussi action généreuse du protestant sincère, tolérant et humaniste, par le soutien continu apporté à l'association d'entraide liée à l'Eglise réformée, la CIMADE. Madame Hélène Pons, l'une des premières

équipières de terrain envoyées en Algérie, a rassemblé sur cette période les éléments d'un Livre Blanc, dans lequel nous avons puisé l'essentiel de notre information. A la suite de l'appel commun lancé en 1959 par le pasteur Boegner, Jacques Beaumont, Secrétaire général de la CIMADE, et le cardinal Feltin, pour sensibiliser les chrétiens au problème algérien, en particulier le transfert massif des populations rurales dans des camps de regroupement, Robert Pujol, appuiera sans faiblesse l'action de cette association.

Par delà le souci de développer le contact entre européens et musulmans « sur des bases fraternelles », il s'agissait de venir en aide aux regroupés par des secours en vivres et en matériel et par les soins médicaux apportés à tous « sans distinction de couleur de peau ou d'opinion politique ». Enfin, c'est encore Robert Pujol qui, avec Jacques Beaumont, a assuré après les accords d'Evian le rapatriement en Algérie de milliers de prisonniers du F.L.N. détenus en métropole.

Permettez moi, Madame, de rappeler maintenant combien vous avez partagé avec votre mari ces moments difficiles en vous mettant comme lui au service des autres, notamment des enfants du Centre aéré et du dispensaire de Médéa qu'il avait contribué à fonder.

Le représentant de l'Etat

Robert Pujol était attaché aux grandes valeurs de la République. Pour lui, le pouvoir était avant tout un « moyen de servir et non un moyen d'autorité ». Il eut envers l'Etat, qu'il servit pendant trente-six ans, la plus parfaite loyauté. On doit voir là la clef de l'évidente admiration que l'historien portait à Nicolas Lamoignon de Basville, l'intendant de Languedoc fidèle à son roi.

L'idée très haute qu'il se faisait du rôle du préfet comme représentant de l'Etat, sa formation et sa carrière, ont beaucoup marqué sa personnalité. Mais, une fois dépassées les apparences, sous l'aspect strict et le regard scrutateur, se révélait un homme modeste, à l'écoute des autres, chaleureux et amical, affable et simple, qui professait un grand respect d'autrui, comme nous l'a écrit son ami Jean-Paul Chabrol.

Le fils des Cévennes

Tout Robert Pujol tient en ces deux mots : protestant et cévenol, et ces notions forment le substrat de son œuvre d'historien. Le sentiment d'appartenir à « une région spirituelle et à une culture historique fondée dans le sang et les larmes des persécutions est encore très fort chez les descendants de persécutés ou de réfugiés » écrivait-il.

Enraciné dans la foi de ses ancêtre mais protestant « libéral », son adhésion à l'Eglise réformée s'accompagnait d'un réel œcuménisme dont maints témoignages m'ont été donnés. Messieurs Jacques Delteil et André Gounelle ont souligné sa présence active, régulière et très motivée aux séances de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français. Il était d'autre part membre de l'association gestionnaire du Foyer Castellane, l'ex Foyer de la Jeune Fille, fondé en 1914 par Hélène Tissié.

Robert Pujol avait la passion des terres de Basses-Cévennes et des vallées cévenoles, de l'histoire et de la culture matérielles de ce pays qu'il opposait volontiers, mais sans aucun manichéisme, au territoire du Haut-Gévaudan demeuré catholique. Cévenol de la diaspora,

mais cévenol enraciné, il revenait toujours à Château-Roux, la grande demeure dominant Vébron, héritée de ses parents.

Il s'interrogeait alors, comme le fera plus tard son fils Olivier, sur l'avenir des Cévennes, devant l'exode rural et l'arrivée des néo-cévenols, mais il croyait à une « commune fidélité au pays ancestral ».

Rien de ce qui a fait et fait encore les Cévennes ne lui était étranger, de son histoire aux plus modestes témoins de la vie quotidienne. Ainsi a-t-il étudié les réseaux de « tours à signaux » mis en place au XIV^e siècle, pendant la Guerre de Cent ans, par les seigneurs d'Anduze entre cette ville et Barre-des-Cévennes et, en compagnie de son « complice des vallées cévenoles », Numa Bastide, recherché au cours de longues randonnées les « nids » de cabanes de pierre sèche ayant servi de refuge au pied des châteaux.

Membre du Conseil d'Administration du Parc National des Cévennes, Robert Poujol a mis tout en œuvre, avec le professeur Philippe Joutard, pour faire reconnaître par les instances du Parc la notion de protestantisme et le patrimoine immatériel et oral, historique et humain comme éléments à part entière de l'identité cévenole. Leur action, conduite dans le cadre de la commission culturelle du Parc dont il fut le premier président, est aujourd'hui poursuivie par Monsieur Daniel Travier.

Dans le même esprit, il avait rassemblé dans une ancienne maison du hameau des Vanel, près de Vébron, une collection d'objets usuels cévenols, dans une présentation inspirée des principes du fondateur du Musée des Arts et Traditions Populaires, Georges-Henri Rivière, c'est-à-dire « méthodique, thématique, bien documentée et cataloguée » comme a pu l'écrire Daniel Travier. La plus grande partie de cet ensemble ethnographique a été léguée au Musée des Vallées Cévenoles.

Mais c'est aussi au sein du Club Cévenol, fondé en 1894 par le pasteur Paul Arnal (1871 – 1950) « au service des Cévennes et des causses » que son action a été importante. Entré dans cette association vers 1950, élu membre du Conseil d'Administration en 1982, il sera appelé à y jouer un rôle efficace, avec son frère Jacques et son fils Olivier, notamment dans la mise en œuvre de plusieurs numéros de la revue du Club, *Causses et Cévennes*, publications dont il fut l'« architecte ».

Il en fut de même avec le *Lien des chercheurs cévenols* (émanation de l'association Font-Vive), fondé en 1974 par Jean-François Breton et le docteur Jean Pellet, de Génolhac. Il y collabora par de nombreux éditoriaux et articles, et par la préparation de numéros spéciaux. Enfin, Monsieur Jean Paradis me rappelait son appartenance à la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Lozère dont il contribua à créer la section parisienne.

L'historien des Cévennes huguenotes

Robert Poujol a laissé une œuvre historique considérable dont l'axe principal demeure le protestantisme en Cévennes.

En fait, l'Histoire est, dans son entourage immédiat, une « affaire de famille ». Son frère Jacques, Secrétaire général de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français de 1983 à 1990, a consacré, entre autres sujets, de belles pages, au « havre huguenot » que furent les Cévennes dans la tourmente nazie, terre de refuge pour les juifs, les Allemands anti-nazis, les

Tchèques ou les Polonais. Sa sœur Geneviève a étudié dans un ouvrage récent les protestantes françaises des XIXe et XXe siècles. Son fils Olivier s'est penché sur la Géographie historique et l'Histoire moderne et contemporaine des Cévennes...

Enfin, n'a-t-il pas écrit lui-même qu'il avait reçu avec son frère aîné, les « premiers rudiments de l'apprentissage historique dans les conversations autour de la table familiale » ? Pierre Poujol était en effet l'auteur de plusieurs articles et publications sur l'histoire de son terroir d'origine.

Deux historiens en particulier ont révélé et encouragé sa vocation, le chanoine Cantaloube, avec son ouvrage *La Réforme en France vue d'un village cévenol*, paru en 1951, qui affirmait : « l'Histoire n'est pas un panégyrique où l'on ne parle que de vertu », puis le professeur Philippe Joutard, spécialiste reconnu de la rébellion camisarde et de l'utilisation de la source orale en Histoire.

« Fidèle, disait il, aux méthodes pointillistes de Charles Bost et de ses disciples », héritier de Lavissee qui voyait en l'Histoire la « Science des détails », c'est en particulier à la démarche de l'Ecole historique moderne, celle de March Bloch, Emmanuel le Roy Ladurie, Maurice Agulhon et Philippe Joutard, que Robert Poujol se référera constamment, lui qui n'était pas « historien de métier ».

Philippe Joutard, dans sa préface à *Vébron ...*, le comparaît, mais sans aucune nuance défavorable dans le propos, à ces « amateurs éclairés du XIXe siècle qui ont tant contribué à l'essor des études historiques ». Robert Poujol était, me semble – t'il, plus que cela, un historien vrai dont le travail méticuleux ne laissait aucune place à l'approximation et pour qui seule comptait une lecture impartiale des sources écrites.

Citant volontiers un historien aujourd'hui oublié, Louis Seignobos, pour qui l'Histoire n'était que « la mise en œuvre de documents », il n'affirmait rien sans preuve et s'il formulait parfois ce qu'il appelait des « intuitions », il laissait à d'autres le soin d'en prouver le bien-fondé. La « transparence de sa pensée, a dit Jean-Robert Armogathe, mettait le souci de la vérité au dessus de toute autre considération ».

Dans ses ouvrages, Robert Poujol reste à la fois protestant et cévenol, mais, au-delà de cette double appartenance franchement revendiquée, il demeure historien, c'est-à-dire que son regard sur le passé n'est pas à sens unique, comme ce fut trop souvent le cas pour de nombreux historiens du protestantisme local, qu'ils fussent d'un bord ou d'un autre. Il sait entendre le témoignage des textes sans l'interpréter dans un sens systématiquement favorable à la cause cévenole et réformée. Même si il n'a jamais dissimulé ce qu'il appelait sa « sensibilité huguenote », cette absence volontaire de « complaisance envers nos ancêtres protestants » disait il lui-même, et cet « œcuménisme historiographique » révélateur de son souci de ne jamais occulter la minorité catholique, toujours présente dans son œuvre, font la grandeur de son travail.

De même, l'homme, avec ses défauts et ses qualités d'homme, sa psychologie, est-il toujours présent, en tant qu'individu ou membre d'une communauté, sous les faits et les statistiques ; c'est ce qui rend la lecture de ses ouvrages particulièrement vivante.

Robert Poujol, a dit le professeur Roger Zuber, était un chercheur très scrupuleux, soucieux de recueillir l'avis des autres, qui n'entreprenait la mise en forme de son travail que

lorsqu'il estimait avoir collationné l'ensemble de la documentation disponible. Il apportait le même soin à la fabrication matérielle de ses livres par l'éditeur et l'imprimeur.

Les études cévenoles lui doivent beaucoup, et c'est spontanément que Monsieur Patrick Cabanel, professeur d'Histoire moderne à l'Université de Toulouse-le Mirail, entraîné très jeune par Robert Poujol sur les sentiers de l'Histoire cévenole m'a dit le considérer comme un de ses maîtres, au même titre que Philippe Joutard, l'universitaire.

Une trilogie sur fond de guerres : de la Révocation à la guerre des camisards

Robert Poujol a laissé trois œuvres importantes, contenues l'une dans l'autre à l'instar des poupées russes, et précédées de nombreux articles et communications à colloques sur le thème du protestantisme cévenol.

C'est tout d'abord, publié en 1981, *Vébron, histoire d'un village cévenol*. Cinq ans plus tard paraît *Bourreau ou martyr ? L'abbé du Chaila, 1648-1702. Du Siam aux Cévennes*, préfacé par l'abbé Jean-Robert Armogathe. Le triptyque s'achève en 1992 avec *Basville, roi solitaire en Languedoc, intendant à Montpellier de 1685 à 1718*, honoré d'une préface du professeur Roger Zuber.

Peut être, comme le pensait Jean-Robert Armogathe, Robert Poujol avait-il sur l'historien de métier, dont il avait pourtant toutes les qualités, « un immense avantage : sa formation administrative et la fonction préfectorale qu'il a assumée dans des circonstances délicates en Algérie... ». Il savait « lire et apprécier les situations d'insurrection », et ce postulat est aussi valable pour le *Basville*... Pour Patrick Cabanel, ce qui a fait de lui un « historien et un bon historien », c'est le paradoxe qu'il fut à la fois « l'héritier direct des victimes de jadis » et le « collègue des hommes dont il se faisait le biographe », l'abbé du Chaila et l'intendant de Basville.

Ces trois livres sont écrits avec passion, non pas celle qui justifie tout, ni celle qui condamne, mais la passion de comprendre ce qui fait une communauté, dans le cas de Vébron, ou un homme, comme Basville et l'abbé du Chaila.

Avec la trilogie *Vébron/Chaila/Basville* c'est toute l'histoire de la résistance protestante en Cévennes qui nous est contée d'une manière précise, et chaque date, chaque fait, chaque intuition émise possède son sens. L'histoire religieuse, ainsi ravivée, devient « sociologie culturelle, faisant pénétrer de plain pied dans le mouvement des idées et des hommes », a pu écrire Jean-Robert Armogathe.

Pour l'auditeur et le lecteur peu familiers des événements qui ont suivi immédiatement la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685, brosser un rapide tableau historique à partir des données fournies par l'auteur dans ses trois ouvrages n'est peut être pas inutile. Les spécialistes de la question religieuse cévenole me pardonneront cette digression qui n'a pour but que de situer dans son contexte l'essentiel de l'œuvre de Robert Poujol.

Avant la Révocation

Les idées réformistes, larvées à partir de 1530, s'affichent ouvertement entre 1560, date des premiers « dressements » d'églises réformées en Cévennes, et 1685. Partagées en grande partie par l'aristocratie locale, leur propagation a été facilitée par les rapports étroits existant de tous temps entre les vallées cévenoles et les villes de Nîmes, Montpellier, Alès et Beaucaire, ville de foires, où étaient diffusés les livres religieux clandestins.

Robert Poujol étudie bien, en particulier dans son *Vébron ...*, l'apparition et la diffusion de la Réforme en Cévennes, les premiers conflits, l'Edit de Nantes, les guerres dites « de Rohan » jusqu'à la Paix d'Alès en 1629, et la constitution des paroisses protestantes.

Un seul « isolat religieux » en terre huguenote a pu être signalé, celui de Fraissinet-de-Fourques, paroisse demeurée fidèle au catholicisme. Le Haut-Gévaudan, fermement tenu par l'évêque de Mende, restera catholique, sans doute aussi à cause de sa profonde différence de mentalité et de culture avec le Bas-Gévaudan, naturellement tourné vers la plaine languedocienne. L'historien revient à plusieurs reprises sur cette « antipathie naturelle » entre Lozériens du nord et cévenols.

1685 : l'Edit de Nantes est révoqué

Promulgué en 1598 par Henri IV, l'Edit de Nantes restaurait le catholicisme dans le royaume tout en garantissant aux réformés, avec une liberté de culte cependant restreinte, la liberté de conscience et l'admissibilité à toutes les charges.

L'année même de sa révocation par Louis XIV, à la suite des premières dragonnades du duc de Noailles, gouverneur militaire en Languedoc, une conversion générale eut lieu à Nîmes et Montpellier aux mois de septembre et d'octobre ; abjurations sans aucun doute formelles et illusoire, mais qui ont entraîné chez ceux qui y furent contraints « un vif sentiment de culpabilité et de repentir » écrit Robert Poujol dans son *Basville...* Certains pourtant, ces « martyrs pour la foi » envers lesquels il affirme son admiration, refusèrent d'abjurer ou de rejoindre le Refuge.

La répression (1685 – 1702)

Aussitôt se met en place la politique royale de répression, mise en œuvre en Cévennes par l'intendant de Languedoc. « Parler de la répression, écrit-il, c'est rendre justice aux huguenots à la nuque raide qui refusèrent de plier l'échine ... ».

L'historien définit trois phases principales précédant la célèbre « guerre des camisards » : avant 1690, c'est la répression des complots, réels ou supposés, fomentés à partir du Refuge avec l'aide de puissances étrangères ; au cours de la décennie suivante, c'est la traque aux assemblées clandestines et la poursuite impitoyable des « prédicants », successeurs des pasteurs disparus avec leurs temples détruits au moment de la Révocation ; c'est enfin, entre 1700 et 1702, la lutte contre le « Prophétisme », dernière manifestation pacifique de la résistance huguenote avant la rébellion armée des chefs camisards.

Basville ordonne la construction ou l'agrandissement d'églises afin de recevoir les Nouveaux Convertis (N.C.) obligés d'assister à la messe, de forts pour les surveiller (Nîmes, Alès, Saint-Hippolyte) et l'ouverture de chemins pour faciliter le déplacement des troupes. Il

emploiera tour à tour la séduction et la menace, les promesses d'argent et de titres auprès de la noblesse locale et, par le moyen des « Bureaux de Charité », les secours en argent et en blé dans les régions où régnait la disette, les amendes pour les N.C. dont les enfants n'assistaient pas à la messe et le logement chez l'habitant des gens de guerre, les représailles sur les familles, et la surveillance des familles des fugitifs ... Bientôt, la répression s'intensifiant, ce furent les arrestations sur dénonciation, l'emprisonnement, les tueries sans sommation des participants aux assemblées clandestines, l'envoi aux galères et les exécutions publiques des meneurs sur l'Esplanade montpelliéraine.

L'intendant, selon Robert Poujol, « fit ce que lui demandait le roi avec exactitude ... » et ne montra dans ces circonstances « ni humanité particulière, ni cruauté systématique », bien qu'il lui reconnaisse une « allégresse évidente » dans la poursuite et l'exécution des prédicants. « Je mêle autant d'humanité que je le puis dans la sévérité qu'il faut avoir pour éteindre le feu qui s'allume ... » écrivait Basville en 1701. En 1718, le *Mémoire* rédigé à l'intention de son successeur, Louis de Bernage, montre à l'évidence que sa politique répressive à l'égard des Nouveaux Convertis, qu'il désignait toujours par ces mots « la race de ces sortes de gens » ou « ces gens là [...] qui ne sont pas encore bien tranquilles ... » n'avait pas évolué depuis 1685.

Notons toutefois que certaines catégories sociales utiles au pays furent relativement ménagées : les gentilshommes d'épée, mais surtout les hommes d'affaires et les banquiers, les industriels, artisans et ouvriers nîmois actifs dans les domaines de la soie et de la draperie, car il fallait bien tenir compte de l'hémorragie de talents engendrée, à partir de 1685, par les départs massifs vers le Refuge. En 1696, dans ses *Mémoires pour l'instruction du duc de Bourgogne*, le petit-fils de Louis XIV, Basville écrit à propos de Nîmes que le commerce « y fleurit mieux que jamais et si tous les marchands sont encore mauvais catholiques, du moins ils n'y ont pas cessé d'être de très bons négociants ».

Un des aspects importants de l'action de Basville reste la Mission. En effet, en dépit des abjurations de façade, la fidélité à la foi protestante restait grande et allait peu à peu s'accompagner d'une sorte de résistance passive. Confiée dans un premier temps aux oratoriens et aux prêtres séculiers, la Mission en Cévennes reviendra très vite aux capucins, aux doctrinaires et surtout aux jésuites, auxquels Basville était lié depuis sa jeunesse. Cette pastorale missionnaire, reposait à la fois sur la prédication et sur l'action locale des curés, parfois suspectés de laxisme envers les N.C., d'où la volonté de former de « bons prêtres ».

C'est alors qu'intervient l'abbé François de Langlade du Chaila, sujet du second volume de la trilogie, nommé par l'intendant, en 1687, « inspecteur des missions au diocèse de Mende », afin de coordonner l'action des missionnaires dans un pays que Richelieu et le Père Joseph considéraient déjà comme « les Indes et le Japon de l'hérésie en France », ou, selon la version donnée par les jésuites, « les Indes et le Japon des missions intérieures ». Du Chaila, qui appliquera strictement la politique répressive de l'intendant, sera également chargé, sous l'autorité de l'abbé du Laurens, inspecteur général, de veiller sur les nouveaux chemins royaux qui devaient faciliter le déplacement des huit compagnies d'infanterie formant le régiment provincial, renforcées par les milices bourgeoises des bourgs catholiques.

En décembre 1698, sous l'influence d'un parti de « modérés », dont Bossuet, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et le conseiller d'Aguesseau, le prédécesseur de Basville à l'intendance de Montpellier, Louis XIV signe une déclaration en vertu de laquelle les N.C. ne seraient plus obligés d'assister à messe mais seulement exhortés à s'y rendre. Ils doivent

cependant envoyer leurs enfants aux écoles catholiques et au catéchisme. Faussement libérale, cette déclaration, que Basville considérait pourtant comme « une erreur pour la religion », autorisait les missionnaires et l'intendant à enlever les enfants des familles mal-pensantes et à les envoyer dans des collèges ou des couvents !

A ce moment, Basville prend conscience de l'inutilité des efforts entrepris pour ramener au catholicisme les N.C. et constate que « les soins que l'on a pris pour abattre les huguenots n'ont fait que les unir et les serrer entre eux plus étroitement ». Robert Poujol a alors ce cri : « Basville, où est ta victoire ? ».

Le Prophétisme (1700 – 1702)

« Prédication de remplacement à partir d'une culture biblique perpétuée par la tradition familiale », telle est la définition que nous donne l'historien de ce mouvement prophétique né en Dauphiné et en Vivarais et qui s'implante en Cévennes entre 1700 et 1702. Les pasteurs, et les prédicants qui leur ont succédés après 1685, ont maintenant laissé la place aux « prophètes », souvent des femmes, des enfants, des paysans ou de petits artisans, qui vont exhorter les populations à la désobéissance envers l'Eglise catholique, au refus de la messe et à l'assistance au culte du Désert.

Il s'agit bien là d'une rébellion ouverte qui aboutira, dans la soirée du lundi 24 juillet 1702, à la mort violente de l'abbé du Chaila à Pont-de-Montvert et celle d'autres prêtres dans les jours qui suivirent. Le comte de Broglie, gendre de Basville et commandant militaire en Languedoc, écrit alors au ministre de la Guerre : « Monseigneur, il vient d'arriver une désagréable aventure à l'abbé du Chaila... ».

La guerre des camisards (1702 – 1705)

Le meurtre de l'abbé, suivi en février 1703 du massacre des habitants de la paroisse catholique de Fraissinet-de-Fourques, considérée comme la Babylone des Cévennes, a été le facteur déclenchant de la guerre des camisards. Cette insurrection armée conduite avec la complicité générale de la population par quelques chefs décidés, allait opposer 3000 cévenols aux 20000 hommes des troupes royales et des milices, placées successivement sous les ordres de Broglie et des maréchaux de Montrevel et de Villars.

Ce dernier mit tout en œuvre avec l'intendant pour répondre à la volonté royale de mettre fin à une guérilla qui mobilisait vainement des troupes utiles sur les fronts extérieurs. Employant à la fois le langage des armes et celui de la négociation, il conclura en mai 1704 une trêve avec le chef camisard Jean Cavalier. Mais, l'année suivante, fut fomenté par d'anciens chefs camisards, soutenus par les anglais et les industriels et négociants nîmois, un complot contre l'intendant et le duc de Berwick, successeur du maréchal de Villars. La répression de Basville fut terrible et trente-trois communautés cévenoles furent anéanties dans ce que l'on a appelé le « brûlement général des Cévennes ».

Du « brûlement » à l'Edit de tolérance

Il y eut un « après 1705 » que relate l'historien dans son *Vébron* ... Une fois les ruines relevées, la reconquête des positions catholiques en Cévennes va progressivement s'affirmer, notamment par la multiplication des « petites écoles ». Elle va pourtant se heurter très vite à

un enseignement religieux parallèle, un « catéchisme réformé » enseigné à la maison, puis à partir de 1715 à la création des églises du Désert sous l'impulsion du pasteur Antoine Court. Ces nouvelles communautés, professant un rejet total du Prophétisme, rompaient délibérément avec l'aventure des camisards, considérés désormais comme « violents et illuminés ». Ce fut, jusqu'à l'Edit de tolérance de 1756, la période dite « du Désert héroïque ».

Laissons maintenant Basville lui-même conclure par cette phrase qu'il aurait prononcé en 1690, assistant sur l'Esplanade à l'exécution de deux prédicants : « Si le Dieu que ces gens là adorent est le même que celui que nous adorons, nous risquons fort d'être un jour bien malheureux ! ». Et Robert Pujol ajoutait : « Pourquoi ne pas avoir écouté ce sursaut de sa conscience ? ».

Un village des Basses-Cévennes, l'« inspecteur des missions » et le roi solitaire du Languedoc

C'est donc tout cela que racontent ces trois livres qui se répondent de l'un à l'autre. Pourtant chacun possède sa « personnalité » propre.

Vébron... est une monographie, celle d'un village lozérien, situé dès les premières pages dans sa géographie physique et mentale. C'est un ouvrage savant - et salué comme tel par Philippe Joutard dans sa préface - solidement documenté, mais dont l'écriture fluide permet une approche aisée à tous les lecteurs. L'historien du Gévaudan y trouve son compte, tout comme le cévenol « de base », si l'on ose dire, que passionne l'histoire de sa terre, dans ses composantes sociales, économiques et religieuses. L'histoire de ce village des Cévennes, cet « observatoire privilégié » selon Philippe Joutard, doit être perçue comme une partie intégrante de l'histoire nationale.

L'abbé du Chaila ... est une biographie, le portrait d'un homme d'Eglise, exécuteur exact et consciencieux des hautes et basses œuvres de l'intendant dans la répression qui a suivi la Révocation, et son « inspecteur politico-policier ». Il est manifeste que François de Langlade du Chaila a exercé sur Robert Pujol une réelle fascination, quel qu'ait pu être le caractère odieux de son action.

L'ouvrage se lit presque d'un trait tant l'évocation de ces pages de l'histoire cévenole est vivante et clairement écrite, faisant leur juste place aux communautés et aux individus, paysans, notables et nobles, écartelés entre leur foi et l'obéissance à leur roi; aux paysages aussi, théâtres des opérations conduites par l'implacable abbé.

La première édition comportait dans son titre les mots *Bourreau ou martyr ?* Pure provocation de la part de son auteur mais qui entraînera une vive réaction de la communauté réformée. Martyr pour les catholiques du XIXe siècle, « martyrisant » pour les protestants, l'abbé du Chaila, ni saint, ni bourreau, ne fut aux yeux de l'historien, que l'exécutant fidèle des ordres de l'intendant et de la volonté royale en matière de conversion des réformés. Pour Jean-Robert Armogathe, l'auteur a « rétabli la vérité d'un homme de son temps, sincère, tourmenté, où le fanatisme était moins une tournure d'esprit qu'une application des principes du temps ».

Il n'est pas question de refaire ici la biographie de l'abbé du Chaila. Né en 1648, ordonné prêtre en 1681, familier des jésuites par opportunisme, il accompagne en 1685 l'abbé de

Choisy dans sa mission politique et religieuse auprès du roi de Siam, avant d'être nommé deux ans plus tard inspecteur des Missions en Cévennes. Le reste est déjà connu.

Robert Pujol, reprenant l'interrogation de Sartre à propos de Gustave Flaubert, « Que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui ? », brosse, au fil des pages, par petites touches, le portrait de l'inspecteur des missions. Et le portrait n'est pas tendre, en dépit du souci d'impartialité de l'historien : homme de mortifications mais amateur de bonne chère et soucieux de tenir son rang, exigeant envers lui-même mais violent, brutal et même cruel dans l'exécution des ordres du roi, ostentatoire dans sa charité, dénué d'humanité et de scrupules, dépourvu du sens de l'écoute des autres, et animé surtout, semble-t-il, au-delà de son ambition personnelle, par une haine farouche de la Réforme et le mépris profond d'un homme du Haut-Gévaudan pour les cévenols. En un mot, cette figure étonnante et complexe, ce personnage « trop humain », aurait, nous dit l'auteur, compensé par sa volonté de pouvoir une « déficience physique ou psychique » en particulier sa peur panique des femmes, due peut-être à sa jalousie devant les succès amoureux de ses frères.

Il eut aussi beaucoup d'ennemis dans son propre camp, les curés des paroisses, la noblesse locale et surtout l'évêque de Mende, Mgr de Piencourt, qui affichait son total désaccord avec les méthodes de conversion de celui qui était en fait « très peu archiprêtre et beaucoup inspecteur pour le roi ».

On perçoit pourtant, au travers de ces pages, avec sa pitié pour sa fin tragique, le respect de l'auteur pour le réel courage physique et moral de l'abbé : « Nous espérons, écrit-il, que l'on nous croira quand nous dirons que c'est la mort de l'abbé du Chaila qui nous l'a rendu intelligible et pitoyable. Il a vu venir le martyr et il est courageusement resté à son poste ».

Robert Pujol dresse en fin de volume, dans un chapitre intitulé *L'épreuve du temps*, un intéressant tableau historiographique des jugements portés sur le personnage et son action par différents historiens, protestants ou catholiques, entre 1702 et 1919 et le projet, avorté, de canonisation de l'abbé conduit avant la Grande Guerre par le chanoine Solanet et ses amis du diocèse de Mende.

Autre biographie, autre portrait, celui de Nicolas Lamoignon de Basville, « intendant de justice, police et finances, commissaire départi pour l'exécution des ordres du roi dans la province de Languedoc ». L'ouvrage, commencé en 1982, s'inscrit à la suite des travaux de Françoise Moreil à laquelle Robert Pujol rend un juste hommage. Autant l'abbé du Chaila avait fasciné l'historien, autant le roi solitaire du Languedoc reçoit de sa part admiration et respect. Sans aucun doute, l'appartenance de l'auteur à la haute administration n'y est pas étrangère. Il écrit, en effet : « Notre ancienne appartenance au corps des préfets nous a peut-être permis de saisir les aspects humains d'une fonction d'administrateur territorial parfois riche d'expériences orageuses et percutantes très éloignées du style prêté à la fonction publique ... ». C'est d'ailleurs « en souvenir des belles années vécues dans les intendances de la République » que l'auteur dédiera son ouvrage à sa femme et à ses enfants.

Son propos n'est pas de réhabiliter Basville mais de lui rendre la stature historique qu'il mérite. Et si les guerres cévenoles occupent dans le livre la place qui leur est due, dans un chapitre important qui reprend les thèmes exposés dans les ouvrages précédents, l'intérêt du livre est ailleurs, dans la biographie la plus exhaustive possible du personnage et dans l'analyse très fine de sa personnalité. C'est, par delà l'intendant, l'homme Basville replacé

dans son temps qui nous est superbement présenté. « Pourquoi, écrivait Robert Poujol, un fonctionnaire d'autorité ne serait il pas un homme tout court ? ».

Là encore, il faut se reporter à l'ouvrage pour appréhender la vie de celui qui résidera pendant trente-trois ans à Montpellier, dans l'hôtel construit en 1638 par Simon Levesville pour René d'Audessan.

On ne saurait que rappeler ici quelques grands traits qui éclairent la perception du personnage, sa naissance en 1648, dans une vieille famille de Robe du Parlement de Paris et du Conseil d'Etat, son éducation par les jésuites, son goût pour l'astronomie (n'oublions pas qu'il fut, en 1706, l'un des fondateurs de la Société Royale des Sciences de Montpellier, l'ancêtre de notre Académie), sa formation auprès de Louvois, ministre de la Guerre, l'influence possible de La Reynie, Lieutenant général de Police, l'appui indéfectible de Mme de Maintenon, sa participation en 1674, aux côtés de Turenne, à la bataille de Turckheim pour la libération de l'Alsace, où il fut blessé d'un coup de feu, sa nomination en 1682 comme intendant du Poitou, où il succède à René de Marillac, initiateur des premières dragonnades...

Et enfin, ses amours dans l'intimité du château de Bionne, avec Gabrielle Pavée de Villevieille, l'épouse de François d'Audessan et l'amie de Madame de Basville, Anne Louise Bonnin de Chalucet, petite nièce de Richelieu, dont son mari, écrivant à Fléchier, l'évêque de Nîmes, disait en plaisantant « si les camisards la prenaient ce ne serait pas une grande perte ! ». Tout Montpellier était au courant de cette liaison vaudevillesque et *Le conte des fées du Mont des Pucelles*, ouvrage contemporain, sorte de pamphlet à clefs, attribué par notre regretté confrère Marcel Barral à François de Plantade, désigne, parmi les « fées », Gabrielle sous le nom de « Minaudette » et Basville, on ne sait trop pourquoi, sous celui de « Sage Druide ».

Mais ce qui nous intéresse au premier chef, c'est le portrait nuancé que nous donne Robert Poujol de celui qu'il définit essentiellement comme « un homme de fer », fidèle à cette maxime « Un seul roi, une seule religion ». Véritable « roi présent dans la Province » selon le mot de Lavoisier, aucune autorité civile ou religieuse « n'aurait osé s'opposer à sa volonté ». D'une réelle austérité personnelle, Basville, qui exerçait « avec exactitude les obligations extérieures du bon catholique », n'était pas dévot, comme son père et son frère, membres de la compagnie du Saint Sacrement. Sa « dévotion envers le roi lui tenait lieu de religion » et il ne quittera sa fonction qu'au moment où la statue équestre de Louis XIV sera érigée, le 22 février 1718, au centre de la place royale du Peyrou, trois ans après la mort du souverain.

L'historien relativise quelque peu le portrait dessiné dans ses *Mémoires* par Saint Simon qu'il appelle « l'insupportable duc », celui d'un « génie vaste, lumineux, impérieux ..., d'un esprit supérieur, très éclairé, très actif, très laborieux... », mais aussi portrait d'un « homme rusé, artificieux, implacable, qui savoit aussi parfaitement servir ses amis et se faire des créatures ; un esprit surtout de domination qui brisait toute résistance et à qui rien ne coutoit parce qu'il n'étoit arrêté par rien sur les moyens ... ». En un mot, le « tyran de la province », ou encore le « persécuteur aux yeux sanguinaires » que décrivent les journaux camisards.

Pour Robert Poujol, Basville possédait une exacte appréciation de sa valeur personnelle. D'une fidélité inébranlable envers ses amis, il était impitoyable avec les ennemis du roi. Saint Simon, encore lui, rappelait que Basville aimait à affirmer : « J'ai pour règle Dieu, le Roi, l'Etat et mes amis ». Dévoué à sa fonction, il ne fut jamais courtisan. Conscient de l'impossibilité de résoudre par la force le problème protestant, il persévèrera pourtant dans la

ligne dictée par les ordres du roi, « plus pragmatique par souci d'efficacité que cruel par nature ». Et c'est sans doute là sa limite et ses exceptionnelles qualités d'administrateur et de bâtisseur, reconnaît l'auteur, ne peuvent « l'exonérer des violences physiques et morales qu'il a fait subir aux deux cent mille protestants de sa province ».

Un autre aspect de l'œuvre de l'intendant intéresse, en effet, le biographe : l'architecture et l'urbanisme, auquel il consacre un long et beau chapitre, intitulé *Le testament de pierre*. « On ne comprendrait pas le personnage de Basville, écrit-il, si on omettait son obsession de léguer à la postérité des images monumentales de pierre ou de bronze à la gloire de celui qu'il appelait « le Maître ».

Tout commence avec sa rencontre à Venise, en 1669, avec l'architecte François Blondel, qu'il retrouvera quelques années après dans l'entourage de Claude Le Peletier, Prévôt des Marchands, en charge des affaires parisiennes. Basville fréquenta ainsi Jules Hardouin-Mansart et François Dorbay, son premier collaborateur, auprès de qui travaillait alors Charles Augustin Daviler. Et voilà Daviler appelé à Montpellier par l'intendant afin de le seconder dans sa politique d'affirmation du triomphe de Louis XIV et, à travers lui, de l'Église, en mettant en œuvre une stratégie architecturale répondant aux désirs du roi.

Ce fut surtout, en 1691, la porte du Peyrou élevée par Daviler « en manière d'arc de triomphe », dans l'axe esquissé d'une grande voie ouest-est qui ne verra pourtant le jour qu'à la fin du XIXe siècle, face à la place royale à laquelle l'auteur consacre de longues pages, du projet initial de 1689 à l'érection de la statue équestre. Il évoque aussi une possible création, à l'imitation de la Piazza del Popolo à Rome, de trois perspectives en direction de l'église Sainte-Anne et de la place de la Canourgue, toujours à partir de la porte du Peyrou.

Basville, sourd et atteint de la goutte, obtient enfin, à soixante-dix ans, l'autorisation de quitter le Languedoc avec une pension de 12000 livres, et l'auteur évoque en quelques belles et émouvantes pages le départ mélancolique du vieil intendant pour Paris, le 10 mai 1718. Il laissait à Montpellier, « comme traces de son très long séjour, de belles pierres et le souvenir du sang versé. Mais l'image noire du persécuteur a effacé l'image dorée du bâtisseur ».

Membre de notre Académie, Robert Poujol a prononcé dans le Salon Rouge deux conférences : *Un grand maire de Montpellier, Jules Pagézy (1802 – 1882)*, en 1997, dans laquelle il analyse en particulier l'œuvre d'hausmannisation entreprise sur la ville par Pagézy et sa municipalité et, en 1999, *Les trois voyages de Stendhal à Montpellier*, avec les célèbres mais contradictoires descriptions données de notre ville, en 1837 et 1838, par l'auteur de *La chartreuse de Parme*.

Il faut enfin rappeler les liens étroits, complicité entre deux cévenols de la même vallée et entre deux historiens des Cévennes, qui l'unissaient à François Delmas, ancien maire de Montpellier, lui aussi membre de notre Académie, que Robert Poujol avait connu lorsqu'il était chef de cabinet du préfet de l'Hérault, en 1949 et 1950. Ils partageaient aussi, le protestant comme le catholique, la même tolérance.

Robert Poujol est décédé à Montpellier le 3 octobre 2003. Il est inhumé au cimetière protestant de Vébron, dans la vallée du Tarnon, l'ancien berceau de sa famille.

Tenter de présenter en moins d'une heure la personnalité d'un homme comme Robert Poujol, sa vie, ses convictions, son œuvre, c'est toujours le trahir. Pourtant, cet hommage aura

contribué, du moins je l'espère, à confirmer, si il en était besoin, toute sa place dans l'érudition moderne à l'historien des Cévennes et de Montpellier au siècle de Louis XIV.

Je vous remercie de votre attention.

Bibliographie thématique des travaux de Robert Poujol¹

La Résistance

- *Aux sources du maquis de l'Aigoual ; la levée en masse à Valleraugue et à Vébron*. Texte manuscrit rédigé au lendemain de la guerre, sans date.
- *Maquisards, mes frères*. Texte manuscrit rédigé au lendemain de la guerre, sans date.
- *Aigoual 44*. Ganges, imprimerie Metge, 1951. - Réédition. Préface de Laurent Olivès, avant-propos et post-face d'Olivier Poujol. Montpellier, Les Presses du Languedoc, 2004.
- *Le Maquis d'Ardailès et sa part dans le rassemblement Aigoual - Cévennes*. Préface du pasteur Laurent Olivès. Sumène, Imprimerie des Cévennes, 1984.

Ouvrages et articles rédigés au cours de la carrière préfectorale de Robert Poujol

- *Les églises fortifiées de la Thiérache*. Vervins, document multigraphié, mai 1959. – Textes reproduits dans Jean-Paul Meuret, *Les églises fortifiées de la Thiérache*. Vervins, Société Archéologique de Vervins, 1976. – *Les églises fortifiées de la Thiérache*. Nouvelle édition du texte de 1959. Paris, Res Universis, (coll. Trésors de Picardie) 1993. Illustrations d'Albert Lemasson.
- « La naissance de l'Hôpital Général de Paris d'après les documents inédits (papiers Minachon, Assistance Publique de Paris) ». *L'Hôpital à Paris*, numéro spécial, août 1982, p. 11 – 34.

Les Cévennes

- *Les châteaux de l'arrondissement de Florac*. Etude multigraphiée, 1958. Avec une carte.
- « Quand les tours à signaux de la Vallée Française s'illuminent ». *Causses et Cévennes*, 1960, n° 1, p. 257 – 259.
- « Les tours à signaux des Cévennes : l'exemple de la Tour de Canourgue ». *Causses et Cévennes*, 1969, n° 2, p. 304 – 308.
- « L'habitat cévenol traditionnel ». *Causses et Cévennes*, 1972, n° 1, p. 166 – 175. [Texte repris par le docteur A. Cayla dans *Architecture paysanne du Rouergue et des Cévennes*. Ivry, Serg, 1975].

¹ Notre sincère gratitude ira à M. Olivier Poujol qui a bien voulu relire et compléter cette bibliographie des travaux de son père.

- « Anatomie historique d'un village cévenol : Vébron ». *Causses et Cévennes*, 1974, n° 1 – 2, p. 443 – 451 et *ibidem*, n° 2, 1974, p. 478 – 488. [Réédition : *Cévennes magazine*, janvier – février 2007, n° 1384, p. 9-12 ; n° 1385, p. 9-11 ; n° 1386, p. 3-8 ; n° 1387, p. 15-16 ; n° 1388, p. 9-10].
- « Comment faire une monographie de village ? ». *Lien des Chercheurs Cévenols*, n° 14, mars - avril 1977. Numéro dirigé par Robert Poujol et rédigé en collaboration avec André Hugon et Jean-Paul Chabrol.
- « Des familles enracinées sur la Corniche ». *Causses et Cévennes*, 1978, n° 2, p. 457 – 461.
- « Richesses des Cévennes en tours à signaux ». *Cévennes*, (Revue du Parc National des Cévennes) n° 15, printemps 1979, p. 20-24.
- « Des acteurs méconnus de l'histoire cévenole : les régents des petites écoles ». *Causses et Cévennes*, 1980, n° 1, p. 147 – 149.
- *Vébron, histoire d'un village cévenol*. Préface de Philippe Joutard. Aix-en-Provence, Edisud/Club Cévenol, 1981. [Une édition réduite, à usage strictement familial, a été tirée à quelques exemplaires en 2003, à l'occasion du 80^e anniversaire de Robert Poujol].
- « Vébron, histoire d'un village cévenol ». *Lou País*, n° 248, mai-juin 1981, p. 77 – 78.
- « Le Serre des Potences (entre Vallée Borgne et vallée Française) ». *Causses et Cévennes*, 1984, n° 1, p. 125 – 137.
- « Les 500 jours qui suivirent la révocation en Cévennes ». *Causses et Cévennes*, 1985, n° 2, p. 295 – 299. Numéro sur le tricentenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes dirigé par Robert Poujol.
- « Les foires autour de Vébron d'après des papiers de famille ». *Causses et Cévennes*, 1986, n° 3, p. 464 – 467. Numéro sur les foires et marchés dirigé par Robert Poujol.
- « Les néo-cévenols ». *Causses et Cévennes*, 1987, n° 3. Numéro dirigé par Robert Poujol.
- « Chaptal et la naissance de l'Assistance Publique ». In Michel Péronnet (sous la dir. de), *Chaptal*. Toulouse, Privat, 1988.
- « Les chemins de l'Intendant Basville en Cévennes, 1685 – 1705 ». *Causses et Cévennes*, 1990, n° 1, p. 404 – 405.
- « L'enfantement du Lien des Chercheurs Cévenols (1974 – 1994) ». *Lien des Chercheurs Cévenols*, 20^e anniversaire, n° 100, octobre – décembre 1994, p. 1 – 5.
- « Philippe Joutard et les premières années du Parc National des Cévennes ». In *Montagnes, Méditerranée, mémoire. Mélanges offerts à Philippe Joutard*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence/Grenoble, Musée dauphinois, 2003, p. 169 – 170.

Protestantisme et histoire

- « Documents inédits sur le baron de Salgas, 1646 – 1717 ». *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, octobre-décembre 1977, p. 639-650.
- « Recherches sur l'abbé du Chaila. Son affrontement avec les ex-pasteurs du Cros, de Saint-Germain-de-Calberte ». *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, vol. 127, janvier-mars 1981, n° 1, p. 107 – 124.
- « Le séminaire de l'abbé du Chaila à Saint-Germain de Calberte ». *Revue du Gévaudan*, 1981, n° 1, p. 45 – 57.
- « Le rôle de la forêt dans le début de la guerre des Camisards ». In *La forêt et l'homme en Languedoc-Roussillon*. Actes du congrès de la Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon (Pont-de-Monvert, 1983). Montpellier, F.H.L.M.R., 1984, p. 49 – 56.
- « Le système de gouvernement de l'intendant Basville. De l'abbé du Chaila à l'évêque Fléchier ». In *La révocation de l'Edit de Nantes dans les Cévennes et le Bas-Languedoc, 1685 – 1985*. Actes du colloque de Nîmes, 1985. Nîmes, Lacour, 1985, p. 113 – 122.
- « Révocation et suspicion de complot avec l'extérieur du royaume ». *Tricentenaire de la révocation de l'Edit de Nantes. La révocation et l'extérieur du royaume*. Actes du IVe colloque Jean Boisset. Montpellier, Université Paul Valéry, 1985, p. 203 – 218.
- « Déportation de protestants cévenols à Perpignan en 1703 ». In *Les protestants à Perpignan sous Louis XIV*. Perpignan, Eglise réformée de Perpignan, 1985, p. 5 – 8.
- « Le rôle des intendants dans les préliminaires de la Révocation ». *La Révocation de l'Edit de Nantes et le protestantisme français en 1585*. Actes du colloque de Paris (15 – 19 octobre 1985). Paris, Société de l'histoire du protestantisme français, 1986, (Supplément au Bulletin de juillet-août-septembre 1986), p. 87 – 112.
- *Bourreau ou martyr ? L'Abbé du Chaila, 1648 – 1702. Du Siam aux Cévennes*. Préface de Jean-Robert Armogathe, dessins originaux de Taoffi Nassan. Montpellier, Les Presses du Languedoc/Paris, O.E.I.L., 1986 - 2^e édition sous le titre *L'abbé du Chaila. Du Siam aux Cévennes*. Montpellier, les Presses du Languedoc, 2001. Postface de Patrick Cabanel. [Recension par Hubert Bost dans *Etudes théologiques et religieuses*, n° 3, 2002].
- « François de Lozeran de Fressac, député à la Législative, promoteur de l'idée d'un pacte interconfessionnel dans les vallées cévenoles du sud de la Lozère ». Actes du colloque *La Révolution en Lozère, 1789 – 1989* (Mende, 1989). Mende, Conseil Général de la Lozère, 1990, p. 105 -112.
- *Basville, roi solitaire du Languedoc, intendant à Montpellier de 1685 à 1718*. Préface de Roger Zuber. Montpellier, Les Presses du Languedoc, 1992.
- « La surveillance des protestants en Hautes-Cévennes (1705 - 1760) ». *Dix-huitième siècle*, n° 17, 1985, p. 129 – 139.

- « La mort de l'abbé du Chaila, 24 juillet 1702 ». Actes du colloque *Les Camisards et leur mémoire (1702 – 2002)*. (Le Pont-de-Montvert, 25 et 26 juillet 2002). Montpellier, les Presses du Languedoc, 2002, p. 15 – 26.

- « Pour une histoire mentale du Mont-Lozère : la notice de l'abbé Peytavin, 1763 ». Texte inédit à paraître dans la *Revue du Gévaudan*.

Etudes montpelliéraines

- *Le foyer Castellane, foyer de jeunes travailleuses, Montpellier. Histoire et architecture* (en collaboration avec Bernard Sournia, Jean-Louis Vayssettes, Raymond de Robert et alii). Montpellier, Association du Foyer de la Jeune Fille Castellane/Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, 1987.

- « Montpellier et ses liens particuliers avec les Cévennes ». *Causses et Cévennes*, n° 2, 1992, p. 163 – 165.

- « Eloge d'Emilienne Demougeot ». *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, n.s. t. 28, 1997, p. 261 – 275.

- « Un grand maire de Montpellier, Jules Pagézy (1802 – 1882) ». *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, n.s. t. 28, 1997, p. 145 – 154.

- « Les trois voyages de Stendhal à Montpellier ». *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, n.s. t. 30, 1999, p. 3 – 15.

Travaux inédits

- *Les Cévennes il y a cent ans au temps de Stevenson*. Catalogue de l'exposition d'objets et d'outils installée dans la maison de Robert Poujol aux Vanel, dans la vallée du Tarnon. 1978, 10 p.

- Etudes sur Montpellier au Moyen Age. Notes manuscrites conservées par Mme Robert Poujol.